1re ANNÉE — No 5 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 31 MAI 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Albani

au chevet funéraire de la reine Victoria(1)

Froide, et couronne au front, la morte bien-aimée
Reposait sur un lit de rose et de jasmin ;
Sombre, et debout devant la forme inanimée,
Pleurait le fils d'hier, monarque de demain.

Non loin se prosternait une autre renommée,
Artiste dont la gloire a doré le chemin,
Diva cent et cent fois des foules acclamée...
Le roi s'approcha d'elle et la prit par la main :

— Chantez ! dit-il. Alors une voix chaude et tendre
Vibra dans le silence auguste, et fit entendre
Comme un long chant de deuil doucement sangloté...

Emotion suprême ! ineffable harmonie !
C'étaient la Royauté, la Mort et le Génie
Qui mêlaient devant Dieu leur triple majesté !

LOUIS FRÉCHETTE.

(1) On sait que la feue reine Victoria avait une affection toute particulière pour notre grande diva canadienne, Albani. Elle l'admettait dans son intimité, et plus d'une fois même la visita dans sa maison de campagne. Ceci explique la présence de la cantatrice près du lit funéraire de la grande reine, en même temps que le successeur héritier de la Couronne, qui—c'est d'Albani elle-même que nous tenons le fait—l'invita à chanter. Cette circonstance touchante a inspiré à M. Louis Fréchette le magnifique sonnet que voici, et qu'il nous a fait l'honneur grand d'envoyer à notre journal.—*Note de la Réd.*

Jeanne l'Orpheline

Ce roman, qu'un heureux hasard a mis entre mes mains, mérite une mention plus qu'ordinaire, et, c'est avec empressement que je lui fais, aujourd'hui, les honneurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Dans la préface de son livre, l'auteur, M. L. P. Fournier, étudiant en droit, après avoir déclaré offrir "une littérature qu'il s'est efforcé de soigner," s'adressant à la lectrice à laquelle il consacre son œuvre, lui dit : "Voulant te voir toujours souriante et heureuse, je te dédie ce livre dont la lecture chassera de ton esprit les pensées noires qui t'obsèdent...." Son âme prophétique ne l'a pas trompé. En lisant "Jeanne l'Orpheline," le diable bleu lui-même s'en tordrait de plaisir. La préface, déjà, nous donne une idée des choses mirobolantes qui nous attendent ; "Ta vue, dit-il encore toujours en s'adressant à sa lectrice, représentée dans une vignette "assise sur le rivage de la mer de ce monde," s'aide du télescope de la pensée..." Et sur les genoux de la jeune fille, un immense télescope est posé. C'est déjà un joli tour de force que de pouvoir palper et voir la pensée, mais c'est y ajouter quelque chose de plus merveilleux encore que de la représenter, métamorphosée en télescope, se reposant mollement sur les genoux d'une jeune fille. Ne nous attachons pas cependant à ces considérations premières et entrons plutôt dans le vif du récit. L'histoire s'ouvre à Lyon, en 1830. Je vous prie de remarquer cette date à cause des chemins de fer que nous verrons circuler en toute désinvolture, à une époque où ils n'étaient pas encore inaugurés en France.

En cette année là donc, vivaient une mère et quatre petits enfants. Le mari "que les voyages avaient rendu incrédule"—avis à ceux qui ont déjà perdu de vue la montagne de Montréal—travaillait à Marseille. Madame de Bonnefon vivait "heureuse" nous dit le romancier, bien que M. de Bonnefon dépensat "tou*tes* ses gages." Cependant, quelques paragraphes plus loin, nous voyons la mère étouffant des sanglots, et, sur la demande de l'enfant, lui faire l'étonnante réponse que voici : "Je pleure sur la conduite de ton père qui ne cesse de dépenser son argent ; cet après-midi le boucher viendra collecter, et je ne pourrai pas lui donner d'argent ; de plus, sa conduite honteuse vous déshonore, vous autres, mes enfants."

Il y a de quoi verser des larmes en effet ; il est pour le moins navrant de refuser un boucher qui *collecte*.

Jeanne console sa mère : elle va demander la conversion de son père au p'tit Jésus qui ne la lui refusera pas. Et tout de suite les prières de Jeanne ont un effet foudroyant. M. de Bonnefon, accompagné de ses deux fils ainés, subit un accident de chemin de fer qui tue les fils et éreinte le père aux trois-quarts. Comme le chemin de fer n'existe pas encore, nous sommes là, en face d'un miracle, on peut bien le dire. Un télégramme avertit Mme

de Bonnefon de l'accident; par un manque de considération coupable de la part du messager, il livra le télégramme "sans donner aucun mot d'explication!" Le chagrin, la surprise surtout de l'épouse furent extrêmes. Elle se rendit avec Jeanne à l'hôpital où l'on avait déposé les sinistrés. M. de Bonnefon menaçait de laisser ce monde dans les déplorables dispositions qui l'avaient animé toute sa vie. Jeanne alors, fit à haute voix "le vœu de mendier pendant huit jours, au profit des âmes du purgatoire (!)" si elle obtenait "la *grâce de voir son père mourir* après s'être confessé. La mère ne s'opposa pas à cette promesse "la croyant inutile." La raison est supérieure, comme on le voit.

Le vœu filial de Jeanne est exaucé. M. de Bonnefon meurt, en effet, mais il se confesse aussi de sorte qu'il ne reste plus à "l'innocente enfant" l'ombre d'un prétexte pour ne pas s'acquitter de sa promesse. Sa mère n'y met pas d'objection. Vous admirez déjà, j'en suis sûre, la sagesse et la prévoyance maternelle d'une mère laissant partir, seule, à travers des campagnes, une fille de quatorze ans, "d'une beauté rare, les joues *roses* d'un vif *incarnat*" et qui sait déjà, avoue l'auteur, "s'attirer des regards d'admiration de tous ceux qui la connaissent."

Il lui arrive donc dans le cours de son pieux pèlerinage des désagréments fâcheux. Un fermier qui la vit dans sa grange où elle s'était réfugiée pendant une tempête, l'accusa d'y avoir mis le feu. Jeanne s'émut de cette accusation parce que "tout innocent qu'était son jeune cœur, elle avait entendu dire souvent que des innocents mêmes avaient été pendus!" Pour ma part, je commence à croire qu'il n'y a plus que ceux-là qu'on pend.

Bref, Mlle Jeanne "qui tenait durant son procès le coin de son tablier sur sa bouche pour étouffer ses sanglots" fut condamnée à trois ans d'école de réforme, malgré les dénégations de Mme Bonnefon, qui, "ayant eu vent du malheur" était accourue pour la défendre. Je ne dépeindrai pas le chagrin de la mère à qui il ne restait plus d'enfant auprès d'elle pour la consoler, car, le jeune Louis—le quatrième et dernier enfant—avait été mis au collège par monsieur le curé de la paroisse, et "de crainte qu'il ne fût dérangé dans ses études, le supérieur ne lui permit pas d'aller visiter sa mère." La pauvre, elle mourut de chagrin sans revoir ni sa fille, ni son fils, le supérieur toujours—relativement à ce dernier—"ayant cru *sage* de ne pas lui accorder la permission d'aller voir sa mère, *pas même de lui rendre les derniers devoirs*." M. Fournier devrait nous donner l'adresse de ce supérieur; cela ferait un bonne réclame pour son établissement.

Voilà donc Jeanne en prison. Or, à cette époque, en France, les grands personnages jouissaient, entr'autres privilèges, de celui — que je considère le plus mince — de visiter les maisons de correction. Un jeune duc, nommé Fréderic "âgé de vingt ans, grand, l'œil noir, et qui avait, bien *qu'imberbe, l'apparence d'un gentilhomme*," fut subitement animé de la philantropie très douce d'aller visiter les détenues de cette particulière maison et de leur donner à chacune.... des paroles d'encouragement. "Arrivé à la porte du jardin de la prison, il vit une jolie jeune fille, vêtue de haillons, pensive et rêveuse, agenouillée pour sarcler, arrachant de ses petits doigts nus, les mauvaises herbes dans un carré d'oignons." Un tel spectacle — en comptant un peu sur l'influence des oignons—est bien fait pour tirer les larmes. Pour être duc, on n'en est pas moins un homme et Fréderic, frappé de cette beauté touchante, voulut, à elle aussi, faire entendre des paroles d'encouragement. Pour une œuvre pourtant si charitable, il ne voulut pas avoir de témoin, et, commanda au geôlier de le laisser seul avec Jeanne. Le "carré d'oignons" ne put ou ne voulut, pour des raisons graves, se retirer.

Jeanne l'Orpheline, — "car elle se plaisait à s'appeler ainsi" et il faut croire que le titre est enviable puisque l'on voit encore, de nos jours, des enfants attenter à la vie de leurs parents, pour s'en parer — fit au duc un récit détaillé de ses malheurs. Là-dessus, l'impressionable Fréderic, sans plus de cérémonie, l'embrasse—vous verrez plus loin qu'il en contracta le goût et l'habitude — et lui annonce qu'il lui "tendra une corde"—c'est plus commode qu'une perche—au moyen de laquelle elle grimpera sur le mur et effectuera sa fuite. Je passe à regret la scène de l'évasion; hélas! je m'aperçois qu'il m'en faudra passer bien d'autres. Pour noter toutes les ineffabilités de ce roman, quatre livraisons du JOURNAL DE FRANÇOISE ne suffiraient pas.

Jeanne l'Orpheline, hêlée — c'est le mot — de sa prison est conduite dans un château splendide dont "le *plancher* en *marbre* est recouvert de tapis et de prélarts." Le duc met ce palais à sa disposition en lui donnant, de plus, force "robes de soie, manteaux de velours, chaînes (avec une s) et montre d'or." Jeanne accepte tout avec beaucoup de bonne volonté, et le beau galant prend congé d'elle, non sans l'avoir "embrassée amoureusement" maintes et maintes fois; entre chaque baiser, la modeste enfant, en jeune fille bien élevée, lui renouvelle l'expression de ses remerciements.

Le duc qui avait payé un "géolier" cinquante mille francs la liberté de Jeanne avait bien le droit, ce semble, d'exiger en retour quelques marques tangibles de reconnaissance.

Je vous ai déjà dit, j'espère, que l'héroïne est posée dans le roman comme un modèle de "jeunesse" excessivement pieuse et chaste.

Notre fringant Fréderic demeurait avec sa mère, ce qui ne l'empêchait pas de "fréquenter régulièrement" la retraite de Jeanne et de faire avec elle, de temps à autre, un voyage de plaisir dans le sud de la France. Comme l'auteur semble trouver absolument anodins ces sortes de pèlerinages, vous auriez tort, chères lectrices, de vous servir du "télescope de la pensée', pour y chercher à redire. Honni soit qui mal y pense.

(J'ouvre une parenthèse pour vous dire que pendant ce temps, p'tit Louis fleurissait au séminaire, en science et en vertu; il avait appris que sa sœur avait été enlevée de la prison, mais comme "il soupçonnait un crime, il la croyait morte et ne s'en occupait plus." D'ailleurs, vous avez pu voir qu'on lui avait enseigné un détachement complet de la famille, et, tel professeur, tel élève.)

Le duc avait placé auprès de sa pro-

tégée une jeune Parisienne du nom de Mlle Paray, pour lui donner des leçons de musique. M'est avis qu'elle lui donnait bien d'autres leçons encore, car, un jour qu'elles étaient allées, toutes deux, faire une promenade dans la forêt, Mlle Paray commença à parler "des plaisirs de Paris : sa conversation ne roulait que sur l'amour." A deux ou trois reprises, Jeanne "conservant son ancienne pudeur essaya de détourner les *apropos* de Mlle Paray." (Je dois, en toute justice pour le romancier, déclarer que les italiques sont de moi.)

A ce moment psychologique, deux jeunes hommes, le prince Arthur et le vicomte Larochelle, parurent dans l'éclaircie du bois, et, pour raccourcir une trop longue histoire, le cœur de Jeanne s'éprit sur le champ du prince Arthur d'un amour "qu'elle ne put s'empêcher de lui témoigner." Le prince, en homme d'esprit, profita de la situation pour "l'embrasser en la pressant sur son cœur," et, un enlèvement, qui ressemble sans lui ressembler, à l'enlèvement Gaynor et Green, est décidé. On se sépare ensuite avec cette entente. En arrivant au château, "une monture, attelée à deux chevaux"—le mot monture est constamment employé dans le cours du livre dans le sens de voiture—est à la porte.

"Qui est-ce bien? interloque Mlle Paray." Cette demoiselle, pour n'en dire rien de mal *interloque* tout le temps. Hélas ! c'est le duc. Il s'agit de tout lui cacher et dans ce but "d'entasser mensonge sur mensonge." Ce qui fut fait et très bien fait, prenez-en ma parole.

Le duc partit, sans se douter que le lendemain il recevrait une lettre de l'intéressante orpheline pour l'informer qu'elle partait avec le prince, tout en lui donnant l'assurance qu'elle conserverait "un bon souvenir de lui." En dépit de cette flatteuse protestation, il y eut combat entre les deux rivaux dans lequel le prince "profitant d'un moment *où le duc était désarmé* lui perce la poitrine de son glaive et le laisse comme mort." Tout cela aux yeux de Jeanne qui n'en va pas moins à Paris "où elle jouit de toutes les tendresses du prince Arthur." Ils se marièrent ensuite devant un ministre luthérien, et comme Jeanne avait joui avant le mariage des amabilités du prince Arthur, il ne lui resta plus, après le mariage, qu'à jouir de ses défauts, ce qui d'ailleurs est estimé, par ceux qui ont l'expérience, le meilleur temps pour en faire la découverte.

Vous pensez peut-être que Jeanne n'aurait pu digérer le seul mot de pèlerinage? Vous n'y êtes point. Dans la délicatesse de sa conscience, elle ne se considérait pas dégagée du tout, du vœu qu'elle avait fait d'aller mendier de porte en porte, et voulut l'accomplir cette fois, dans toute sa plénitude. Le prince,—bon prince, c'est le cas de le dire—laissa partir sa princesse pour sa démocratique mission, et se contenta de lui recommander de quêter dans les campagnes afin de ne pas être reconnue ! Il règne tout le long de ce roman une vraisemblance et un naturel, surtout, qui séduisent et captivent le lecteur.

Avis cependant aux femmes qui laissent leur mari seul à la maison, même pour un pèlerinage. Après le départ de la princesse, le prince alla passer ses veillées au cabaret où il fit la connaissance d'une "charmante jeune cuisinière." Il la prit à son service et au retour de sa femme "il lui présenta la servante en recommandant à celle-ci d'avoir tous les égards possibles pour sa femme." C'était gentil, mais à vrai dire, entre vous et moi, il devait bien à Jeanne cette compensation.

Un matin que la princesse était dans "son cabinet de travail," elle vit, par la fenêtre, le prince "embrasser la servante et la presser amoureusement sur son cœur." Colère de la princesse, et, le prince, en rentrant, reçoit une averse. Il pare à tout par cette réponse stupéfiante :

"Vous savez que les servantes sont rares et c'est pour encourager la nôtre à rester avec nous que je lui ai accordé certaines marques de sympathie." Si mes lectrices trouvent la recette bonne pour s'assurer des services constants de leur cuisinière, elles n'ont qu'à s'en servir. D'autant qu'il se trouve encore des maris assez complaisants et dévoués pour seconder la manœuvre. La princesse reconnut la plausibilité de l'excuse et pardonna tout de suite, commandant seulement pour l'avenir de "*peser* ces témoignages d'estime."

Les jours de Jeanne cependant étaient comptés ; la cuisinière tenait une trop large place dans le cœur du prince—évidemment un anti-féministe et fervent admirateur du pot-au-feu—pour qu'il ne songeât pas à se l'attacher par tous les liens possibles. On complota contre la vie de la princesse, qui fut enfermée dans une tourelle. Ce n'est pas un moyen neuf assurément, mais c'est sûr. Et encore ! car le duc qui n'était pas mort du tout, comme vous vous en doutez peut-être, et qui surtout n'était pas rancunier, surgit au bon moment et fit descendre Jeanne de sa tour, au moyen d'une corde. La corde joue un grand rôle dans ce roman-là.

La rencontre fut touchante. "Jeanne sauta au cou de son libérateur, l'*embrassa*, puis le *reconnut*...." Ce qui fait qu'on embrasse peu de gens dans sa vie, c'est qu'on commence d'abord par les reconnaître, ce qui suffit généralement pour en ôter l'envie.

Le mariage de Jeanne avec le prince Arthur ayant été fait par un ministre luthérien, se trouve nul par le fait même. Cela fut décidé en famille. Jeanne convola — chanceuse, va ! — avec l'objet de ses premières amours ; son frère Louis, devenu abbé, célébra la messe nuptiale tandis que "Mlle Paray exécutait la musique." Pauvre musique ! bien innocente pourtant !

Le lecteur croit sans doute que les *travarses*, comme on dit au marché Bonsecours, de notre héroïne, sont finies. Point. Il est encore question d'une "jeune fille de six ans" qu'on adopte, d'un enfant qui naît et qu'on enlève ensuite, enfin d'un tas d'autres choses que je n'ai plus la force de vous décrire. Quant au prince et à la princesse-cuisinière, traduits devant les tribunaux, ils furent condamnés à vingt ans de travaux forcés.

"Il est des femmes, philosophie le romancier, qui sont placées si bas, au-dessous de toute classification sociale, que l'insulte qu'on leur jetterait à la face, *serait forcée de traverser un banc de fange*, avant que d'arriver jusqu'à elles." Conduisons l'insulte au bain et ne l'exposons plus à pareille dégradation.

Aurai-je l'abnégation de ne pas toucher aux "Fleurs de la jeunesse"

du même auteur, qui est un appel patriotique en faveur des droits du Canada-français? Pourtant, il y a là une allégorie charmante que je serais égoïste de ne pas vous raconter. Une jeune mère, assise dans son parterre, berce sur ses genoux un enfant de deux ou trois ans. Tout à coup, ô terreur! arrive "une débauchée suivie d'un homme" qui veut s'emparer de l'enfant. "La lutte s'engage, la débauchée se bat avec rage, la jeune mère appelle au secours; le serviteur de cette dernière sort de la cour pour défendre la bourgeoise." L'enfant est volé. L'enfant, c'est le Canada, "la débauchée suivie d'un homme," c'est l'Angleterre et Wolfe; le *serviteur qui sort de la cour pour défendre la bourgeoise*, c'est Montcalm. On a beau ne pas aimer la "belle-mère," on trouvera un peu raide l'appellation de "débauchée" qu'on lui donne ici. Puisqu'elle est de la famille, sachons au moins, être convenable en parlant d'elle. Ces "Fleurs" ont vraiment une odeur avancée de terroir qui chatouille délicieusement le nerf olfactif.

Je prends congé de M. Fournier sans cependant lui dire adieu, car une note au bas du volume m'apprend qu'il tient en préparation, "Mon Violon, comédie en trois actes," dont la musique, je le pressens, me sera infiniment agréable.

L'abondance de la matière, — peut me servir d'un antique cliché — me force à remettre au prochain numéro la publication d'une lettre des plus élogieuses, écrite par un savant professeur de l'une de nos Universités, à l'adresse de l'auteur de "Jeanne l'Orpheline" le félicitant sur les remarquables qualités littéraires de son livre.

Je donnerai aussi le nom de deux nouveaux Mécènes, qui, pour favoriser une littérature patriotique—sans jingoïsme—et pour orner sans doute les rayons déserts de nos bibliothèques, ont contribué à l'éclosion de cette œuvre glorieuse autant qu'impérissable. Honneur à qui honneur est dû.

FRANÇOISE.

Celui qui donne des bornes à son amour ne sait pas ce que c'est que d'aimer.

BOSSUET.

Notre projet de Colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

(*Suite et fin*)

EN cinq ans, les trente fermes de cent acres devront être complètement défrichées. La vie en commun aura restreint les dépenses de chacun; dès la troisième ou même la seconde année on aura fait l'acquisition de bétail, établi une fromagerie, une beurrerie, etc; de sorte qu'au bout de la période quinquennaire le prix de la vente des récoltes et du travail de l'hiver ayant été économisé pre que tout entier, le colon devra se trouver possesseur, en outre de sa ferme en bon état d'exploitation, d'une maison bien meublée, des instruments aratoires nécessaires, et de plusieurs têtes de bétail, d'économies en numéraire de plus d'un millier de dollars, qu'il devra conserver comme réserve, pour parer dans l'avenir, et lorsqu'il aura charge d'une famille, aux accidents imprévus.

La tâche des prêtres défricheurs qui recevront eux-mêmes, un traitement convenable bien que modique ne se bornera pas là, l'éducation morale, intellectuelle et pratique en constituera la partie la plus importante: Par les longs soirs d'été, au retour du défrichement, on consacrera, les deux premières années, une demi heure de travail sous la direction du cantonnier, à l'assainissement et à l'embellissement des voies publiques. L'automne et le printemps on fera des plantations d'arbres, le long des routes qui seront bordées de palissades blanchies à la chaux; tout sera tenu dans un ordre parfait. Et, ainsi, on acclimatera dans la Commune, "la Beauté," qui plus que tout autre agent attachera notre colon à la ferme qu'il aura créée.

L'habitation commune sera située, tout près du Lac, une modique "station balnéaire" y sera édifiée et chaque travailleur, retour des champs, prendra l'habitude d'y faire ses ablutions; il aura une armoire contenant un complet modeste mais propret de rechange, qu'il revêtira après avoir quitté son costume de travail, avant d'entrer dans la salle à manger. Et il sera devenu un parfait *gentleman*. Après souper, et avant la prière du soir, des amusements seront permis; on fera des lectures instructives et amusantes qui comprendront avec des études historiques sur notre patrie et sur la France, des morceaux de littérature et de morale des meilleurs poètes et écrivains français. Et ainsi se développera, peu à peu, chez les auditeurs l'amour du Beau, du Vrai et du Bien. La comptabilité particulière tenue dans chaque ferme sera inspectée mensuellement par le directeur; on indiquera aux colons les lois de l'équilibre, celles du doit et avoir, on leur apprendra à établir le coût de telle culture et le taux de son rendement, à ne pas faire de calculs optimistes, à toujours faire une part à la possibilité d'une sécheresse, de pluies trop abondantes, d'une température inclémente; on leur prouvera, surtout, qu'il ne faut jamais s'endetter et qu'un cultivateur sur la pente du crédit est sur la pente de la ruine.

Un *memento* de fondation, sur parchemin et qui sera signé par tous les colons, sera rédigé dans lequel on lira, entre autres choses: "Nous soussignés, nous engageons à ne jamais laisser une goutte de liqueur alcoolique s'introduire dans notre commune; à ne jamais nous endetter pour un sou; à ne jamais plaider, avant d'avoir soumis tout d'abord, notre cause à un juge de paix ou à des arbitres" (j'espère qu'aucun avocat ne lira ces lignes).

Je pourrais indiquer plusieurs autres détails secondaires, mais ceux qui précèdent suffisent pour faire connaître les grandes lignes de l'œuvre projetée.

Dès la fin de la seconde année, l'un de nos prêtres, pourra aux frais, même, de la première commune établie, aller en fonder une autre, plus avant dans la forêt; et ainsi se formera une filiation entre les divers établissements sans qu'il soit plus besoin de demander secours à qui que ce soit.

Nous comptons sur vous, Mesdames.

Québec, 9 avril 1902.

EDMOND DE NEVERS.

Le mariage d'une petite princesse

Étude historique

(SUITE)

C'ÉTAIT un garçon de 14 ans, au regard d'aigle, à demi voilé par de lourdes paupières, une physionomie fine et agréable, enfin un air et une fierté qui l'eussent fait reconnaître entre mille comme le maître de tout le monde.

Il rougit en apercevant sa fiancée et la salua assez gauchement ; elle moins timide et déjà accoutumée à toutes sortes d'éloges, n'était point embarrassée ; il s'approcha cependant et lui baisa deux fois la main. Il monta dans le carosse du roi et le cortége reprit sa marche jusqu'à Fontainebleau où l'on arriva à cinq heures.

Elle fut accueillie aux cris de : Vivent le roi et madame la princesse de Savoie ! Les personnages présents étaient nombreux. Le roi lui nomma les princes et princesses du sang et Monsieur fut chargé de lui nommer hommes et dames qui venaient baiser le bas de sa robe. Elle devait baiser les princes et princesses du sang, les ducs et duchesses et autres tabourets, les maréchaux de France et leurs femmes, ce qui dura deux heures ! Enfin, on eut pitié d'elle, il lui fut permis de quitter son habit qui était fort riche et de passer un déshabillé. Il était temps de se mettre un peu à l'aise après une si longue contrainte. Quelques femmes plus obstinées que les autres trouvèrent le moyen de rester, et se firent présenter par la duchesse du Lude pendant sa toilette de nuit.

Madame de Maintenon se tenait près d'elle debout respectueusement et sur ses instances elle consentit à s'asseoir dans un grand fauteuil ; tout aussitôt Marie-Adélaïde prit une petite chaise tout près d'elle et la caressa le plus aimablement. Puis se mettant presque sur ses genoux — " Maman, dit-elle, m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au Roi."

Madame de Maintenon conçut tout de suite pour elle beaucoup d'amitié et se laissa appeler " ma tante " ; elle trouva dans cette tutelle une occasion précieuse de satisfaire sa vocation d'institutrice et tandis que le duc de Bourgogne s'appliquait à ses derniers thèmes, la future duchesse accompagnait " sa tante " à Saint-Cyr. Même elle déridait la gravité de Mme de Maintenon au point de l'entraîner au jeu de cache-nitouche et de cligne-musette, divertissements enfantins alors à la mode.

Elle sut donc se faire aimer d'emblée, et par sa piété filiale et sa gentillesse de poupée, elle dérida la vieillesse morose du grand roi et fut choyée par madame de Maintenon qui pourtant ne câlinait personne. C'est qu'elle-même avait reçu si peu de caresses dans son jeune âge, son éducation d'enfant avait été traversée de mille manières par les contrariétés qui divisaient alors son père et sa mère. Elle-même raconte qu'elle ne fut embrassée que deux fois par sa mère et seulement au front.

Son foyer, ce " home " qu'elle n'eût dû jamais oublier, ce fut le château de Mursay, chez cet oncle et cette tante qui l'élevèrent avec autant de joie que leur propre fille.

Après douze années heureuses, elle fut reprise par sa mère à M. et Mme de Villette pour être confiée à une autre tante, la marquise de Neuillan, qui lui fit garder les dindons et qui ne lui fit porter des souliers que lorsqu'il y avait de la compagnie.

Le roi et Mme de Maintenon ne voulurent abandonner à personne le soin de s'occuper de la princesse. Louis XIV vieilli, désabusé, trouva dans l'affection sincère ou superficielle de sa petite-fille un réconfort à sa mélancolie. Il s'amusait à la voir jouer aux jonchets ou à collin-maillard. Mais son éducation était loin d'être finie, à peine même était-elle commencée, aussi fut-il décidé qu'elle suivrait les cours de Saint-Cyr et que le marquis de Dangeau serait son professeur d'histoire. On lui donna pour compagnes Mlle d'Aubigné, fille de ce mauvais sujet de d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, Mlle d'Ayen et Mlle de Chevreuse.

MADAME SAUVALLE.

(*A suivre*)

Dialogue

DURAND.—Je viens de chez les Dubois.

MME DURAND. — Que faisaient-ils ?

DURAND. — Dubois était en train de battre sa femme.

MME DURAND. —Est-ce possible ?

DURAND. — Parfaitement, mais il s'est arrêté quand je suis entré.

MME DURAND.—Naturellement !

DURAND.—Je l'ai prié de continuer mais il n'a pas voulu.

MME DURAND. — Tu as fait une chose pareille !

DURAND.—Pourquoi pas ?

MME DURAND. — Quel cynisme ! Tu aurais regardé tranquillement un homme battre sa femme.

DURAND.—Que veux-tu, c'est lui le plus fort.

MME DURAND.—Mais tu es donc un lâche.

DURAND.—Moi, pourquoi donc ?

MME DURAND (*hors d'elle*).—Tu oses le demander, misérable.

DURAND.—Enfin, est-ce de ma faute si Mme Dubois n'est pas forte aux cartes.

MME DURAND —Aux cartes ! !

DURAND (*souriant*).— Bien sûr !... je ne t'avais donc pas dit que c'est aux cartes qu'il l'a battue.

MME DURAND (*boudeuse*).—Tu n'es qu'un monstre !

PINCE-SANS-RIRE.

Aux Romanesques

MADAME de Farcy—sœur de Chateaubriand — disait à l'une de ses amies qui avait la tête pleine de chimères romanesques :

" Vous n'aimeriez jamais comme vous voudriez aimer, à moins que vous ne vous tourniez vers Dieu... A l'égard des créatures, vous ne seriez jamais contente ni d'elles, ni de vos sentiments. Vous seriez tendre aujourd'hui, froide demain ; vous ne les aimeriez pas deux jours de la même manière ; vous ne sauriez souvent s'il est bien vrai que vous les aimiez, à moins que vous ne commenciez à les aimer pour Dieu."

UNE ABONNÉE.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

CELA ne peut aucunement vous intéresser ; sans quoi, j'aurais depuis longtemps confié à votre intelligent esprit pourquoi je ne suis plus l'homme du livre que vous avez lu. Dès qu'on renonce à jouir pour savoir davantage, on devient vieux. " Ne vous a t-on pas dit dans votre enfance : " — Chacune de tes fautes te rend coupable de la mort sanglante du Christ sur la croix ? " — Quand j'étais enfant, cette phrase m'impressionnait à me donner la fièvre. Maintenant, je me la répète sous une forme nouvelle : " — Chaque bonheur dont tu jouis, tu le voles à un de tes semblables."

Pourquoi épaissir l'air pur de votre forêt avec la poussière de ma bibliothèque !

Nous autres prophètes modernes, nous ne montons pas sur une montagne, pour parler au peuple ; j'aimerais mieux cela, quant à moi. Nous étudions d'abord l'économie politique, la statistique, les gros livres les plus secs et les plus abstraits ; puis, nos petites et étroites idées bien diluées et affaiblies par le mélange de celles des autres, alors... Mais vous aimez mieux écouter le chant des oiseaux ! Ce bouvreuil prisonnier auquel vous avez ouvert sa cage ! Il n'est pas revenu de lui-même dans votre chambre !

Lisez dans l'Évangile le récit de la miraculeuse pêche de Pierre ; alors rentrez en vous-même, et ne prenez pas un filet à mailles si étroites, que rien ne puisse trouver moyen de passer au travers.

Hier, jour de naissance du roi, nous avons eu cortège aux flambeaux et *Commerce*. Nos braves étudiants me distinguent toujours dans ces grandes occasions ; probablement, parce qu'en retour, je leur donne de fort bon vin. Quand ils ont chanté le *Gaudeamus*, j'ai éprouvé une secousse. Il m'a semblé que j'avais lu récemment ce mot en lettre d'or quelque part, sans doute dans un vieux manuscrit. Mais je garde soigneusement mes manuscrits à l'abri de l'air salé de nos côtes, qui les ronge et les altère.

Au reste, nous avons ici un superbe laboratoire de chimie ; j'ai été assister à un cours, dans l'intérêt d'Ulric. Ces physiciens et ces chimistes sont bien favorisés ; leur besogne se borne à décomposer et à désagréger toutes choses. Nous, quand cela nous arrive, ils nous faut ensuite reconstituer ce que nous avons détruit. C'est pour cela qu'il vaut autant se garder de renverser, lorsqu'on n'a rien à mettre à la place vide !

Je suis de votre Altesse le très humble serviteur.

BRUNO HALLMUTH.

XI

Rauchenstein, 28 mars 18...

Il suffit de quelque chose d'aussi invisible et d'aussi insaisissable que la poussière d'une violette morte, pour faire jaillir un arc-en-ciel de moi à vous, très honoré professeur ? Et de plus délicat, plus insaisissable : un son, le mot magique de mère ! Tout ce que j'ai ressenti dans ma vie de douleur, d'angoisse et de désir est enfermé dans ce seul mot ! Mon cœur d'enfant orgueilleuse, que rien ne faisait plier, qui défiait le plus sévère châtiment, étouffait ses larmes, refusait de demander pardon, — mon cœur se fondait à ce nom ! On ne peut le prononcer sans courir le risque d'éveiller des pensées que nous ignorons nous-mêmes, et qui ne veulent plus se laisser imposer silence. De cette mère, morte jeune, je ne me rappelle rien, absolument rien, que ses derniers moments, sa main déjà glacée, pesant sur mes cheveux, lourde comme le plomb, et ces deux mots murmurés dans un souffle " — Fidélité ! Devoir ! " — Alors elle devint immobile, ses lèvres ne remuèrent plus, mais ses yeux se rouvraient toujours pour me regarder.

Pendant bien des mois, je me réveillais la nuit, en sursaut, effrayée par ces yeux que je revoyais en rêve, et je pleurais alors toute seule dans mon oreiller. On m'avait défendu de parler d'elle à mon père ; je n'ai encore aujourd'hui dans la maison qu'une seule personne, avec qui je puisse causer de ma mère. C'est une vieille femme de chambre aveugle, qui l'avait élevée dans son enfance, et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort. Elle dit qu'il n'y a plus sur la terre d'anges semblables.

Elle m'aime bien aussi, mais autrement, pas comme on aime une morte. Elle est très intelligente, a vu beaucoup de choses, et si je suivais toujours ses conseils, je ne ferais pas tant de sottises. Je lui ai souvent demandé ce que je devais faire, pour ressembler à ma mère. — " Oh ! petite, il s'en faut encore de beaucoup " me répond-elle toujours.

Ma grand'tante n'est pas de cet avis. Elle est trop vieille, et elle m'adore parce que je suis l'héritière des Rauchenstein, me pardonnant de n'être malheureusement qu'une fille.

Mon père n'a jamais voulu se remarier, quoique mes grands oncles le lui reprochent toujours, lui répétant qu'il doit à sa race d'en perpétuer le nom. Ma grand'tante dit que c'est mauvais signe lorsqu'un homme refuse de se remarier ; cela prouve qu'il n'a pas été heureux la première fois. Je ne puis dire que je meure d'envie d'avoir une belle-mère ; mais un frère ! J'ai des sœurs une idée moins avantageuse ; elles se querellent trop fréquemment ! Mes deux tantes, les sœurs de mon père, sont souvent tout à fait fâchées l'une contre l'autre ; alors, je suis obligée de servir d'arbitre, ce qui est très comique, à mon âge. Du reste, on m'appelle toujours et partout, quand une pendule ne va pas, quand un petit chien est malade, quand une porcelaine se casse, ou pour commencer un ouvrage difficile Je voudrais savoir comment la maison marcherait sans moi, tant je suis une personne d'immense importance ! N'est-ce pas ? vous ne vous en seriez jamais douté ; je ne vous faisais pas un effet si imposant ? Traitez moi donc un peu moins de haut en bas, très digne Monsieur le Professeur Docteur Hallmuth ! Et je ne me suis pas écriée tout de suite : " Arrêtez ! ma personne est sacrée ! sur moi repose le

sort d'un état ! — " Ne trouvez-vous pas que cela mérite des éloges ?

Oh ! Mon père vient de me faire appeler pour une promenade, en route, il me dit — " A Pâques, nous irons au grand Festival de Cologne ! — " J'ai bondi aussi haut que moi, comme une folle ; j'ai couru en cercle comme un jeune chien, j'ai sauté au cou de mon père, qui s'est écrié : — " Dieu ! je suis de chair et de sang ; je ne suis pas de fer, tu vas me briser tous les os ! Sois donc raisonnable ! le bois n'est pas épais ; il peut y avoir des passants ! "

Alors j'ai couru vingt fois à droite et à gauche, montant et descendant les côtes les chiens derrière moi, aboyant, criant, déchirant ma robe et emportant mon chapeau et mon filet, que j'ai reconquis dans un état pitoyable, pendant que mes cheveux s'en allaient au vent. Puis je me suis trouvée tout d'un coup très lasse, comme morte ! Je ne pouvais plus me tenir debout, je suis tombée sur la mousse, le dos appuyé contre un arbre, et j'ai dormi, tout au plus deux minutes, mais vraiment dormi ! Car j'ai rêvé que je nageais en pleine mer ; et chaque goutte d'eau avait une voix, de sorte que toutes ensemble faisaient une symphonie colossale, d'une beauté tellement saisissante que j'oubliai de nager et j'enfonçai. A ce moment, passa une barque de feu qui portait un homme ressemblant à l'Hermès antique ; ses cheveux noirs luisaient dans la rougeur de la flamme, et ses yeux sombres étincelaient. Il étendit la main, m'attira près de lui sur sa barque de feu, et les flots nous entraînèrent. Je m'écriai : " Mon père ! " Il était sur le rivage ; mais il se détournait de moi, et dans mon angoisse, je m'éveillai. Un chien avait touché ma main de son nez humide. Quelle confusion ! J'étais pénétrée de honte ! Mon père là, devant moi, me regardant d'un air grave et fâché ! Pendant toute la promenade, il m'a été impossible d'effacer de son cher front, par mes bavardages, ces plis que j'y avais creusés. Il voyait bien ma honte et mon embarras ; je n'osais plus prononcer le mot de Cologne ni même celui de musique ; je les évitais avec autant de frayeur que s'ils avaient dû me brûler les lèvres. Aussi je n'ai pas reçu de semonce, pas un seul mot, et cela valait autant. Les gronderies m'endurcissent toujours le cœur et en chassent la joie. Mais quand je me sermonne moi-même, elles sont tout aussi fortes, et je n'ai pas la ressource de protester contre elles, puisque je suis mon propre juge. D'ailleurs, je suis beaucoup plus juste, tout en étant aussi sévère. Les autres ne peuvent lire en moi, et m'irritent souvent très fort en m'accusant d'une foule d'intentions et de pensées que je n'ai jamais eues Et puis ils répètent. " Toujours la même ! " — ce qui est inexact et fort exagéré ; car on n'agit jamais deux fois de même. On change à toute heure ; je ne veux pas dire les principes, mais ce sont les pensées qui changent ; d'autres viennent surnager à la surface. Du reste, pour les principes, ce qui est désagréable, c'est précisément qu'ils sont solides comme le roc. Chacun a les siens, les trouve bons et sacrés, se mépriserait d'y renoncer : là-dessus, en ce monde, autant de tapage et de guerres inutiles. On ne devrait jamais parler des principes qui ne changent pas, mais seulement des pensées qui changent.

Vous dites : tout n'est qu'apparence ; tout passe ; être et ne pas être signifient la même chose. Je n'en crois rien ; c'est-à-dire, entendons-nous, si nous ne nous mesurons pas à l'univers et cet univers à d'autres mondes plus grands ; mais si nous parlons seulement de nous-mêmes et de nos propres existences. Rien n'y passe, au contraire ; la seule chose éternelle est le souvenir : tel un fait s'est gravé dans le cerveau, tel il y restera toujours, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans, et revivra ensuite dans la seconde, la troisième génération qui l'aura entendu raconter. Non, rien n'est anéanti ! Tenez ! ma joie, cette joie à en mourir que j'ai sentie aujourd'hui, ne peut plus n'avoir jamais été, même si je n'allais pas à Cologne. J'ai appris de bonne heure à supporter sans un soupir toutes les déceptions. Mon père me disait toujours : — Et le plaisir que tu t'étais fait, par avance ? Ne le comptes-tu pour rien ? — Je sentais alors que j'avais été heureuse pendant plusieurs semaines, et j'en éprouvais de la reconnaissance. Je ne vis entourée que de vieilles gens qui n'ont guère fait parler d'eux, qui ont vécu tranquillement dans la retraite, — soixante-dix, quatre-vingts ans ! Mais leur vie ne leur semble pas chose vaine ; ils regardent en arrière, et elle leur apparaît très douce et très précieuse. Ma grand'tante parle de ses morts comme s'ils étaient présents, et beaucoup d'entre eux s'en sont allés, il y a déjà cinquante ans. Elle se réjouit de mourir pour les revoir ; mais, en attendant, elle est aussi gaie et aussi contente qu'on peut l'être. Je voudrais que vous l'entendissiez raconter ses ses histoires de la grande Révolution, et puis des Cosaques et des Français, des Bavarois et des Prussiens, des Saxons et des Polonais. Tout cela est si vivant qu'on croit le voir devant soi, et bien qu'on eût, il me semble, l'esprit beaucoup plus léger en ce temps-là, tous ses souvenirs se sont enfoncés en elle comme dans le métal, comme les boulets de canon dans notre escalier du château. C'est pourquoi, je le répète, rien ne passe pour nous jusqu'au jour où nous passons nous-mêmes, et alors c'est bien indifférent !

Votre amie,

ULRICQUE.

XII

Griefswald, 30 mars 18...

Votre Altesse tarde à répondre à ma dernière lettre ; si, comme au début de notre correspondance, elle m'avait écrit immédiatement, cette réponse me serait parvenue dès hier. Cette hésitation dans la réplique me prouve d'abord que j'ai enfin réussi à déjouer votre pénétration féminine, que je vous ai pour cette fois vraiment mystifiée ! Vous avez pris mes dernières tirades pour argent comptant ! Vous avez cru à ce pathos dépourvu de sens, et avec la cruauté qui est innée chez toutes les femmes, vous vous êtes moquée du " jeune homme sensible " et votre intérêt pour ce personnage qui, heureusement, s'était laissé prendre au piège, est tout à fait éteint.

(A suivre.)

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

La Reine Victoria

A PROPOS de la reine Victoria dont nous avons dernièrement célébré la fête, nous nous permettons de reproduire une page du plus haut intérêt, détachée des " Souvenirs du Maréchal Canrobert " que nous offrons en primeur aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'est le récit de la visite que fit à Paris, en 1855, au lendemain de la guerre de Crimée, la reine Victoria accompagnée de son mari le prince Albert.

Le maréchal s'est rendu à St-Cloud avec le reste de la Cour, et voici la Reine qui descend de voiture :

" Je la vois encore. Malgré l'énorme chaleur, elle avait un massif chapeau de soie blanche avec bavolet par derrière et des plumes de marabout sur le haut. Sa figure me parut aimable. Sa robe était toute blanche avec des volants ; mais elle avait une mantille et une ombrelle d'un vert cru qui me parut jurer avec le blanc du reste de son costume.

Quand elle posa le pied sur le marchepied, elle retroussa sa jupe qui était fort courte (à la mode anglaise, me dit-on), et je remarquai qu'elle était chaussée de petits escarpins attachés par des rubans noirs se croisant sur le cou-de-pied et le bas de la jambe.

Mon attention fut surtout attirée par un énorme cabas—comme celui de nos grand'-mères de satin ou de soie blanche, sur lequel était brodé un gros caniche en or, et qu'elle portait au bras."

Le soir du même jour au dîner de gala :

" Elle était en toilette décolletée blanche, avec des quantités de fleurs de géranium placées un peu partout. Elle avait les mains potelées, avec des bagues à chaque doigt, même au pouce ; une d'elles me parut supporter un rubis prodigieusement gros et d'un rouge sang superbe. Elle avait de la peine à se servir de ses mains chargées comme des reliques, et encore plus de peine à mettre et à retirer ses gants.

Sur sa tête était une gerbe d'épis de diamants, très en arrière. Elle se coiffait avec de longs bandeaux qui tombaient sur ses oreilles."

Mais on voit que la reine tout de même est trouvée charmante en dépit des lacunes de son goût. Elle a, dit le maréchal, une conversation pleine de grâce, et fort grand air ; puis, il lui parle d'une revue passée à Windsor, lors des fiançailles royales :

—" Oui, répondit-elle, je m'en souviens. C'était à Windsor, par un froid terrible ; de la neige et du froid nous frappaient au visage... Je montais encore mon vieux cheval *Léopold*.

..." Albert m'avait bien enveloppée dans un large manteau, mais j'avais peur que lui n'eût froid ; il était encore dans son uniforme saxon tout vert, en grande tenue, avec des bottes à l'écuyère. Il était très beau... Regardez comment il était à ce moment."

Et la Reine me montra le portrait du prince, en miniature, fixé à un bracelet.

—Il ne me quitte jamais, ajouta-t-elle."

Voici maintenant le récit d'une épisode émouvante qui peint la grandeur d'âme de la souveraine que nous avons perdue. Elle avait exprimé le désir de visiter le tombeau de Napoléon Ier, aux Invalides et Napoléon III l'y conduisit avec le prince Consort. C'est le maréchal Canrobert qui parle :

" Nous entrons tous à la suite des souverains. Des invalides, placés en demi-cercle le long du mur, élèvent leurs torches dont les lueurs vacillantes semblent animer l'aigle et les abeilles.

Tous nous sommes émus. Pas une parole. Chacun contemple le cercueil et les souvenirs Le prince Albert était devant moi, en habit rouge de feld-maréchal ; à côté de la Reine se tenait debout le prince de Galles, en Highlander, avec sa veste de velours, sa sacoche de fourrure et le kilt.

Après un moment de recueillement, d'un silence absolu, la Reine avec un visage recueilli, calme, sévère, se tournant vers le prince de Galles et lui mettant la main sur l'épaule : " Agenouille-toi, mon fils, devant le tombeau du grand Napoléon."

C'est l'Angleterre demandant pardon, par l'entremise de son futur roi, aux restes mortels du Grand Français pour les indignités de Ste-Hélène... Un orage éclate en ce moment. Le fracas du tonnerre, la lumière blafarde des éclaires animent cette scène d'une grandeur si tragique que le vaillant soldat qu'est Canrobert est pris de vertige... " Je ne pus me retenir, écrit-il, et j'éclatai en sanglot...."

M. Prudhomme réprimande son fils, qui a trop fêté la mi-carême. Celui-ci se rébiffe jusqu'à oublier la déférence.

—Jamais, entendez-vous, jamais je ne me suis permis d'élever la voix devant feu mon père...

—Ah ! ton père ! ton père !

—Eh bien ! quoi, mon père ? Il valait cent fois mieux que le tien !

Faut-il gater les enfants ?

(*Suite et fin.*)

PALAIS ou chaumière, l'abri sous lequel se sera écoulée sa jeunesse, lui rapportera constamment l'image de ces deux personnes, bonnes, affectueuses, dévouées jusqu'au sacrifice, indulgentes toujours, et ne demandant, pour toute récompense, que de le savoir heureux et satisfait. Un autre grand poëte, en parlant des plus jeunes, a déjà fait cette remarque :

Nous n'existons vraiment que par ces petits [êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en [maîtres ;
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent [pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point [ingrats.

La plupart des parents se croient obligés de changer d'attitude dès qu'arrive l'adolescence. Sans se montrer moins patients, moins faciles, ils laissent s'amoindrir la fréquence de leurs rapports avec leurs enfants, abrégeant les instants d'intimité, et supposant qu'il serait déplacé, puéril de leur permettre, étant presque des hommes, de se blottir encore contre les jupes des mères ou s'asseoir sur les genoux des pères. C'est volontairement perdre le bénéfice de dix années de tolérance, d'excessive indulgence, juste à l'heure où elles commençaient à produire leurs fruits. Qui ne comprend que le changement dans des relations ayant persisté si longtemps, amènera forcément une modification dans les habitudes de chacun et que, ne rencontrant plus dans son intérieur les mêmes témoignages d'affection, une égale préoccupation touchant son bien être, la communauté d'idées et de sentiments jusque là pratiquées autour de lui, l'adolescent sera porté à les rechercher en dehors du centre familial ?

Oui, à la minute où l'intelligence est presque entièrement développée ; quand le discernement commence sa fonction, il importe grandement que le lien, loin de se relâcher, se resserre, que les cœurs continuent à se confondre, les esprits persévèrent dans leur association, pour que le foyer demeure à tous ses membres la chose sainte, le lieu enviable, respecté, adoré qu'il n'avait auparavant cessé d'apparaître.

Sans doute, il ne s'agira plus ici de

gâteries proprement dites, de câlineries, de condescendance sans portée qui ne tiendraient pas compte de l'âge du sujet. Les entretiens, tout en conservant leur ton familier, leur bonhomie, graduellement deviendront sérieux, utiles, instructifs. Le plus franc accueil sera constamment réservé aux demandes d'informations, aux questions même oiseuses ou bizarres. Les aveux, si pénibles soient ils, provoqués, facilités, amèneront, de part et d'autre, un complet abandon faisant, du père, le camarade et l'ami de son fils ; de la mère, la seule confidente de sa fille.

Les distractions, les divertissements, les plaisirs n'attireront jamais les parents s'ils ne peuvent y associer leurs enfants, et ceux-ci ne les rechercheront que si la famille entière y prend part. Vivre isolés, séparés, sera, pour les uns et pour les autres, le pire des tourments.

A ceux qui prétendraient que cette éducation, basée sur les compromissions et les faiblesses, sera fréquemment funeste et produira chez ceux qui la recevront, l'absence complète de l'esprit de lutte et d'entreprise, on peut opposer les statistiques de la criminalité. Celles-ci démontrent surabondamment que, sur cent criminels, les neuf dixièmes sont formés par des enfants n'ayant pas eu le bonheur de connaître une famille ou brutalement conduits, corrigés à l'excès par leurs parents.

Elever ceux que l'on a mis au monde par l'affection est mille fois préférable à la pratique qui leur impose une crainte continuelle des mauvais traitements, ou l'attente de la sévérité de la rigueur à outrance. A moins de rencontrer des natures absolument perverses, il est sage de s'en tenir au proverbe disant : Qu'on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec une pinte de vinaigre.

Montréal, 25 avril 1902.

J. GERMANO.

Un bas bleu à son mari :

—Ne rabats donc pas ainsi tes moustaches comme des parenthèses.

—Pourquoi ?

—Ta bouche a l'air d'une phrase incidente !

Le Gant

Je viens de retrouver, dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans, le petit gant noir, mignon et parfumé, que je vous avais dérobé un soir d'automne.

Je l'ai retrouvé au fond d'un tiroir ouvert par méprise et où je ne vais jamais, vu que j'y ai entassé tout ce qui me vient de vous et que je vous ai chassée pour toujours de mon souvenir.

Il était blotti, le petit gant noir que je vous ai dérobé un soir d'automne, entre un billet tout fripé et un portrait qu'après avoir regardé longtemps j'ai porté, par une vieille habitude sans doute, jusqu'à mes lèvres.

J'ai relu le billet tout fripé. Il m'avait été envoyé un jour que j'étais malade, et je crois même qu'il portait votre écriture.

Maintenant que j'y songe, le portrait est peut-être aussi le vôtre, mais je n'en suis pas bien certain, vu que depuis longtemps, vous ne l'ignorez pas, je vous ai chassée pour toujours de mon souvenir.

Je l'ai pris dans mes mains, le petit gant noir, mignon et parfumé. Me souvenant vaguement de la coupe élégante de la main qu'il enveloppa jadis, je l'ai porté lui aussi, par une vieille habitude, à ma bouche, et il m'a semblé y retrouver une vague odeur de chocolat à la crême.

Vous devez vous rappeler, si toutefois vous n'avez pas comme moi juré d'oublier, qu'au moment où je vous l'ai dérobé, un soir d'automne, vous croquiez, du bout de vos dents perlées et provoquantes, des pastilles de chocolat à la crême, que je vous passais une à une et que vous preniez en riant aux éclats.

Vous devez vous rappeler aussi que vous teniez dans votre main gauche, ce même petit gant noir, mignon et parfumé, retrouvé par moi tout à l'heure, dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans.

Je ne m'en souviens que vaguement —vous ayant pour toujours chassée de mon souvenir—mais il me semble qu'à un moment donné, j'ai saisi le petit gant noir que vous agitiez d'une manière espiègle devant ma figure et que, je ne sais trop comment, mes lèvres frissonnantes rencontrèrent tout à coup votre main gauche, délicieusement petite et potelée, en un baiser timide qui vous fit sourire mais ne vous empêcha pas, du reste, de m'abandonner le petit gant noir, mignon et parfumé, que je viens de retrouver au fond d'un tiroir ouvert par méprise.

Je l'ai replié précieusement, ce gant minuscule, duquel s'exhalait encore une vague odeur de chocolat à la crême et—j'ignore pourquoi, puisque je vous ai oubliée pour toujours—une larme a coulée sur ma joue, pendant que je le replaçais entre le billet portant votre écriture et un portrait que de plus en plus je crois être le vôtre.

Je l'ai mis sous clef, le petit gant noir, mignon et parfumé que je vous ai dérobé un soir d'automne. Je l'ai enfoui dans un fouilli de lettres, de fleurs séchées et de bouts de rubans, au fond d'un tiroir que je ne rouvrirai plus, vu qu'il contient tout ce qui me reste de vous, et que je vous ai, à tout jamais, chassée de mon souvenir.

FERNAND DUC.

Montréal, mai.

Ecole de coupe et de couture

L'exposition des travaux des élèves du cours de coupe et de couture sous le contrôle du Conseil des arts et métiers, aura lieu dans quelques jours. Cette exposition se trouve quelque peu retardée par la mort prématurée de l'honorable M. Déchêne, qui avait ce cours dans son département. Le public ne perdra rien pour attendre car cette exposition promet d'éclipser toutes celles qui ont été faites jusqu'à ce jour, sinon par la quantité des ouvrages exposés, du moins par leur qualité.

Les progrès faits par les élèves, depuis que ce cours existe, sont une preuve matérielle et palpable de leur absolue nécessité. Toutes les aimables lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE auront à cœur de venir en juger par elles-même dès le jour de l'ouverture qui sera annoncé dans nos grands quotidiens.

MARIE BOUDET.

Il n'appartient qu'aux femmes de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate.

LA BRUYÈRE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

PAR une des belles rares journées de la semaine dernière, je remontais lentement de la ville, songeant à mes petits amis du "JOURNAL DE FRANÇOISE," eux dont le souvenir ne me quitte guère, lorsque au moment de traverser le square St-Louis, je fus tentée de me reposer quelques instants à l'ombre naissante de ses grands arbres J'allais ouvrir mon livre et y continuer une lecture intéressante, lorsqu'un bruit de voix me fit l ver la tête.

Quatre garçonnets couraient vers un banc voisin et s'y installaient confortablement. L'un portait une sacoche en sautoir apparemment bien remplie et qui lui valut, je le supposai, l'honneur d'un siège au centre.

—Commençons, fit un des gars, l'œil plein de convoitise, commençons donc, j'ai faim, moi.

—Ah ! le gourmand, exclamèrent ses compagnons, tout heureux sans doute d'avoir un interprète à leurs propres sentiments.

—C'est une idée, dit celui qu'on nommait Paul, le propriétaire vénéré de la sacoche, à contours rebondis ; d'ailleurs n'avons-nous pas décidé que ce serait ici ?

Et tandis que l'assentiment se donnait d'emblée, Paul dressait le plan d'attaque.

—Les gâteaux d'abord, fit-il, et pour finir les bonbons.

Puis commença la démolition des chefs-d'œuvre en pâtisserie et bientôt l'on y voyait que du feu.

Après quelques minutes l'un des bonshommes en train de faire disparaître un troisième morceau de gâteau voulut savoir de Paul "si chez sa mère il y avait encore de ces bonnes choses-là."

—S'il y en a ! exclama le dispensateur de dons sucrés, désireux de se glorifier un brin, on en voit partout ! La table en est chargée, les armoires en regorgent et on a mis des chocolats jusque dans la bibliothèque de papa ! Ah ! que c'est amusant de marier ses sœurs, s'écria Paul en guise de péroraison.

—Moi, fit le voisin de droite, je n'ai que des petites sœurs et encore faut-il que je les amuse à chaque fois que j'ai moi-même envie de m'amuser. Tu comprends bien que je ne les verrai pas marier de si tôt, fit-il avec un soupir d'inénarrable regret.

Ils divisaient ainsi ces hommes de l'avenir, alors que pour ne point les gêner par ma présence, je feignais de ne m'occuper que de mon livre.

Soudain, en levant les yeux, j'aperçus adossé à un arbre tout auprès, un petit garçon Ses habits tout en loques et le panier au bras accusaient le mendiant, celui qui de porte en porte va demander son pain.

Ses yeux abattus sont fixés sur la scène où s'étale une munificence inconnue pour lui. Le cou penché en avant, il ne perd pas un seul mouvement de nos jeunes gourmands.

Tout à coup, Paul, tenant au-dessus de sa tête un énorme morceau de gâteau et quelques bonbons, les miettes du festin, s'écria en regard nt ses amis :

—Qui en veut ?

Ils allaient répondre lorsque le pauvre s'él nça vivement :

Oh ! donnez donc à moi, dit-il. Et d'une voix plus suppliante encore il ajoutait : S'il vous plaît !

Hélas ! j'ai bien le reg et de dire ici qu'un éclat de rire accueillit cette proposition et que, s'éloignant en courant, les sans-cœur ne daignèrent pas même jeter un coup d'œil en arrière. Lui, le pauvre petit délaissé, les yeux humides, les regarda longuement .....

Triste, à mon tour, je continuai ma route. Une pensée vint cependant me consoler. C'est que parmi ces enfants égoïstes je n'avais pas vu un seul de mes petits neveux, non, Dieu merci, pas un seul !

TANTE NINETTE.

Le petit bourgeon

—NON, non, petit, reste caché, c'est ma vieille expérience qui te parle et te dit qu'il ne faut jamais fleurir avant avril. Reste là, sous l'écorce qui te protège des gelées tardives, et où le froid ne peut t'atteindre !

C'était un énorme chêne qui parlait à un bouton qui voulait sortir la tête hors de l'épaisse enveloppe de l'arbre.

Comment ! Il veut que je reste ainsi, étouffé sous sa rude peau ! Ah !... Il est vieux, et fou aussi ! Tiens, vite ! passons ici... Le désobéissant fait des efforts, élargit une mince fente et sort la tête : le soleil éclairait... un rayon se faufila parmi les branches nues, et vint réchauffer le bourgeon qui sortit tout entier ; il eut bien un petit frisson, mais il pensa à la gloire d'être le premier point vert du printemps.

Hélas ! il devait la payer bien cher, cette gloire ! car bientôt le rayon qui l'aidait à supporter le froid descendit, et, se perdant au pied de l'arbre, il dit au bourgeon : Attends-moi, demain, je suivrai l'aurore... Puis, il fit froid, le pauvre petit frissonna longtemps ; le vent le saisit, le glaça... Une par une, ses feuilles naissantes, toutes délicates, se flétrirent, sous cette gelée... et lui-même, après de faibles résistances, se détacha, vaincu, et tomba mourant... sur le sol... Le vieux chêne pleura......

Le lendemain, on trouva le bouton, près de l'arbre, auquel ses frères puisaient la sève, la force, où ils attendaient le gai printemps qui jette ses émeraudes dans tous les parcs, sur les terrasses, sur les buissons........

Laquelle de nous n'a su gâter une joie à ne savoir attendre ? A laquelle de nous, jeunes étourdies, cette aventure ne serait-elle pas arrivée si, un bon papa ou bonne maman, ne nous avaient paru sévères ?...

JEANNETTE,
Elève des Cou s particuliers de Mlle Lanctôt.

(Le professeur nous a donné l'assurance que cette composition était de l'élève.)

Correspondance

Chère Tante Ninette,

VOULEZ-VOUS faire connaissance avec une petite Québecquo se ? J'ai 8 ans, je suis la cousine de Jeanne et Henri de Varennes que vous paraissez si bien connaître.

M'aimerez-vous un peu moi aussi ? Je suis heureuse de pouvoir répondre à ces questions d'Hist ire du Canada. C'est la première fois que je suis capable et ce ne sera pas la dernière fois, j'espère. J'ai toujours hâte que votre journal arrive et je cours vite à la page des enfants.

Je vous aime bien, tante Ninette, parce que vous vous occupez des enfants et je vous embrasse fort, fort.

Votre petite nièce,

FERNANDE PAQUIN.

 PAGE DES ENFANTS 

LES JEUX D'ESPRIT

Histoire de France

Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles :

Mon cousin, ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite.

Charade

Mon premier en nous, a le plus souvenir,
Et le proscrit souvent y pense avec des larmes.
Mon second, jeune ou vieux porte avec lui ses charmes.
Avez-vous un album? partez un beau dimanche ;
Courez les monts, les champs, la rivière ou les bois.
Cherchez-y mon entier sans vous mettre aux abois
Et dessinez-le moi sur votre feuille blanche.

Devinette

Mon un n'est pas bien, mon second est heureux et mon tout est malheureux.

Quelle différence y a-t-il entre un axiome, un dicton et un proverbe?

Question d'Histoire Sainte

Pour les petits enfants jusqu'à 12 ans

Combien Jacob eut-il d'enfants? Nommez-les. Quels furent les plus célèbres d'entre eux.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No 4

Réponse : Charbon.

Ont bien répondu : Fanny Maurault, Gertrude Leclaire, tous de Montréal. Victor Allard Berthier ; Florence, Québec ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Maurice Bauset, Ottawa ; Agapit Legris, Louiseville ; Sans-Souci, Ottawa.

Devinette No 4

Réponse : Clou dans une chaussure.

Ont bien deviné : Fanny Maurault, Colibri, Philippine, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Jean Martineau, tous de Monréal. Sans-Souci, Maurice Beauset et Ivanhoë Desrosiers, Ottawa, Ibéléna, Nicolet ; Agapit Legris, Louiseville ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Marguerite Carroll et Juliette Carroll, Fraserville ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Victor Allard, Berthier ; Eva Monette, St-Henri ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Fleurette, St-Jérôme ; Jeanne Hamel, Ste-Marie de Beauce.

Histoire du Canada

Pour les petits jusqu'à 12 ans

Réponse : Jacques-Cartier commandait trois vaisseaux dont voici les noms : la Petite Hermine, la Grande Hermine et l'Emerillon.

Ont bien répondu : Marthe Martineau, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Philippine, Blanche Chauvin, élève de l'Académie Ste-Marie, Colibri, Adine Maurault, Berthe Gendreau, Gertrude Leclaire, Aline, tous de Montréal. Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce ; Fernande Paquin, Florence, Québec ; Arthur Desrosiers, Ottawa ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Marthe Allard, Berthier ; Eva Monette, St-Rémi ; Thomas Déchêne, Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Agapit Legris, Louiseville ; Héléna, Nicolet ; Georges-Et. de Varennes, Papineauville ; T. Surveyer.

Question de Grammaire

De suite et *tout de suite.*

De suite signifie sans interruption l'un après l'autre. Passez tous de suite

Tout de suite signifie sur le champ, immédiatement : Faites cela tout de suite.

Aller à la campagne veut dire s'en aller en villégiature, aux eaux.

Aller en campagne : partir en expédition militaire, en guerre. Les soldats canadiens partirent en campagne.

Ont bien répondu aux deux questions : Colibri, Philippine, Fanny Maurault, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, tous de Montréal. Fleurette, St-Jérôme ; Sans-Souci, Ottawa ; Corinne Parent, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Ivanhoë Desrosiers, Ottawa ; Florence, Québec ; Ant. Guay, Ville Marie ; T. Surveyer.

Ont répondu à une seule question : Gertrude Leclaire, Albertine Saint-Charles, Juliette Leclaire, Ferréol'a, Aline, toutes de Montréal. Héléna, Nicolet ; Maurice Bauset, Ottawa ; Eva Monette, St-Rémi.

Histoire du Canada

Donnez les faits aux dates suivantes :

1608 Fondation de Québec par Champlain.

1634 Fondation de Trois-Rivières par M. la Violette.

1642 Fondation de Montréal par M. de Maisonneuve.

Ont donné de bonnes réponses : Aline, Marie-Paule Martineau, Marie-Louise Morin, de l'Académie Ste-Marie, Champlain, Juliette Leclaire, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Fanny Maurault, Albertine Saint-Charles, Aimé-Marie Trudel, Philippine, Colibri, tous de Montréal. Fernande, Québec ; Georges-Etienne de Varennes, Papineauville ; Corinne Parent, Québec ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jeanne Allard, Berthier ; Berthe Brodeur, St-Hilaire ; Héléna, Nicolet ; Eva Monette, St-Rémi ; Maurice Bauset, Ottawa ; Florence, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Antoinette Guay, Ville-Marie ; Sans-Souci, Ottawa ; Fleurette, St-Jérôme ; T. Surveyer.

Petite poste en famille

Une large place t'est réservée, petite *Aline*, au foyer de Tante Ninette Tu es bien jeune pour faire connaissance avec la souffrance. Donne-moi de temps en temps des nouvelles de ta santé, veux-tu? La réponse à la question grammaticale : de suite et tout de suite, n'était pas claire, je ne puis inscrire ton nom parce que tu ne m'as pas l'air à comprendre la définition que tu m'en donnes.

Georges-Etienne de Varennes. Je veux moi aussi, à l'égal de Santa Claus, dont je suis l'amie intime, ne pas manquer de répondre à ta charmante lettre, petit neveu. Je suis contente que tu aimes Tante Ninette, qui saura bien te le rendre d'ailleurs. Je suis contente de ta lettre qui a le mérite d'être bien naturelle, l'orthographe est étonnante pour un petit garçon de huit ans. Tes prénoms sont ceux d'un grand homme, Georges-Etienne, et d'un éminent patriote. Puisses-tu lui ressembler dans son amour pour la patrie et travailler à son bien comme il l'a fait. Je transmettrai tes amitiés à tes petits cousins de Waterloo qui ont aussi, je n'en doute pas, une grande hâte de te connaître Donne-moi dans ta prochaine lettre des nouvelles de ta maman.

Je ne suis pas aussi exigeante que tu le crois, *Champlain* mon ami, je ne demande pas une composition de toi pour chaque numéro du journal. D'ailleurs, il me faut laisser de la place pour mes autres correspondants qui sont déjà nombreux. J'accepterai cependant, cette fois-ci ta description de l'Exposition de Buffalo. Ce sera instructif et plaira, j'en suis sûre, à mes petits lecteurs.

Edmond Guibord. Ta lettre était si gentille petit Edmond, que j'étais déterminée de la publier ; malheureusement l'espace m'a manqué Merci, de ta photographie, tu es jusqu'ici le plus jeune de mes neveux, et comme pour tous les Benjamins, je me sens portée à te gâter un peu. Reviens encore, petit neveu, avec quel plaisir je te lirai.

Je remercie *maman d'Antoinette* de sa proposition, et j'accepterai avec reconnaissance tout ce qui lui plaira de m'envoyer pour le bénéfice intellectuel de mes petits correspondants.

Il y a quelques jours, en visitant les salles de la Crèche où les petits enfants abandonnés reçoivent tant de soins dévoués, je remarquai que parmi les plus âgés de ces bébés, quelques-uns assis dans leurs petits lits s'amusaient avec les mêmes objets que dans leur entourage, on leur passait tour à tour. C'était peu de chose, je vous assure, que ces jouets, si peu, que les plus petits d'entre vous n'en voudraient probablement pas.

—C'est étrange, dit ma compagne, que parmi les gens qui visitent ces salles, il ne s'en trouve pas qui songent à donner des jouets à ces bébés !

Je ne répondis rien mais je promis bien, à part moi, avec l'aide de mes petits neveux et nièces, de suppléer à ce manque en faisant appel à leur cœur en faveur de ces pauvres petits.

Ceux d'entre vous, chers enfants, qui voudraient faire une bonne œuvre auraient là une excellente occasion, et je suis sûre que pas un de mes correspondants ne s'y refusera.

Tous les jouets qui ne vous sont d'aucune utilité seront acceptés avec reconnaissance à la Crèche des Religieuses de la Miséricorde, 61 rue St-Hubert.

J'avais d'abord eu l'intention de publier les noms de ceux et celles que répondraient à cet appel, mais j'ai réfléchi qui ce serait vous faire injure que de vous proposer une telle chose. Mes petits amis, j'en suis sûre, ne voudront pas perdre le mérite de leur bonne action et tiendront à suivre ce conseil évangélique : "que la main droite ignore ce que fait la main gauche."

TANTE NINETTE.

Bloc-Notes

Le gardien du Phare aux Oiseaux, dans le golfe Saint-Laurent, a, dernièrement, envoyé une lettre au *Soleil*, dans laquelle il fait appel aux âmes généreuses qui voudraient envoyer aux gardiens des phares des livres et des journaux. "Le salaire que nous recevons, écrit-il, est si minime que nous ne pouvons pas nous payer le luxe de la littérature. Et songez que nous sommes des mois sans voir, ni parler, à aucun être humain. C'est si peu de chose que de donner un journal ou un livre qu'on a lu, et cela serait si apprécié par un gardien de phare isolé de tout le monde civilisé...."

Voilà une lettre que tous les journaux canadiens auraient dû reproduire. Il sera beaucoup pardonné à M. Pacaud pour la publicité qu'il a donnée à cet appel touchant, et, pour le don qu'il fait à messieurs les gardiens de phare d'une distribution régulière de son journal. Nous nous faisons un agréable devoir de suivre, non tous les exemples, mais ce bon exemple en particulier que nous donne M. le directeur du *Soleil*, en même temps que nous prions nos lectrices, qui ont des journaux ou des livres disponibles, de faire à ces pauvres reclus une provision de pain intellectuel.

Tous les envois peuvent être adressés, francs de port, au ministère de la marine, à Québec, qui se fera, paraît-il, un plaisir de les faire parvenir à destination.

***

Il y a un journal à Montréal qui a battu tous les records, non seulement imaginables, mais surtout inimaginables. Dès le lendemain de la nouvelle de la catastrophe de la Martinique, que nous apportait le télégraphe, ce journal publiait, en première page, la photographie du volcan du mont Pelée, prise à l'instant même où le cratère lançait des torrents de lave et de feu sur la malheureuse île. La peinture était saisissante de réalité. Si le journalisme continue ses progrès dans l'instantané, nous aurons bientôt la représentation exacte des accidents avant qu'ils soient arrivés.

Un autre journal—dominical, celui-là, le malheureux !—a déjà publié des lettres d'Athènes qui ne suivaient que de quatre jours la date de leur envoi. Puisqu'il y a la télégraphie sans fil, il peut bien aussi y avoir des lettres sans enveloppe.

***

Les sénateurs et les députés libéraux ont fait cadeau à Sir Wilfrid Laurier de son "image en huile," comme disent les cicerone italiens. Ce don part d'un bon naturel. Mais ne serait-il pas temps que, dans une offrande quelconque, on prit en considération le goût ou les besoins du donataire ? C'est, à peu d'exceptions près, le dernier souci des donateurs. Un mari achète des bijoux à sa femme pour donner au public une bonne idée de l'état de ses affaires ; une femme fait cadeau, au jour de l'an, à son mari, d'un superbe fauteuil, qu'elle se hâte ensuite d'installer au salon où le mari ne pénètre pas. Nous avons nous-même, dans le cours de notre vie, acheté pour nos amies quelques sacs de bonbons, dans l'espérance secrète que nous serions invitée à les vider avec elles, et c'est par un mélancolique et repentant retour sur notre égoïsme—et sur celui des autres,—que l'idée nous est venue de mettre le prochain en garde contre ce penchant désagréable de notre nature. Sans parler des milliers de photographies sous lesquelles les photographes ont essayé de l'enliser, Sir Wilfrid a déjà, outre son buste en marbre, une ou deux fois son portrait "en grand" et le cadeau commence à manquer d'originalité, convenons-en. Est-ce que l'offrande de quelques centaines de livres sérieux à ajouter à sa bibliothèque, ou le cadeau d'un meuble artistique—fauteuil ou secrétaire—n'auraient pas été plus à propos et de nature à charmer davantage le distingué nautonnier qui conduit la barque ministérielle de notre pays ? Nous le croyons, et notre instinct féminin nous dit que nous n'avons pas tort.

***

Nos félicitations aux organisateurs de la représentation de Polyeucte à l'occasion de la fête du R. P. Recteur. Le spectacle mérite tous les éloges, car, d'une façon générale, l'œuvre a été bien montée et la mise en scène soignée.

Combien, cependant, nous avons regretté l'absence de Pauline ! Mais nous étions préparés à cette lacune, de sorte que nous n'avons pas à nous plaindre. L'ouverture, les chœurs et la musique des entr'actes, de Gounod, ont été interprétés dans la majestueuse sentimentalité qui caractérise la manière du maëstro. La salle, des plus brillantes, a fait un accueil aimable et sympathique aux amateurs tragédiens et aux jeunes artistes. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter, en terminant, que la salle académique du collège Sainte-Marie ne soit pas plus propice à des auditions magistrales du genre de celle-ci.

A travers les livres

M. FRÉDERIC de Kastner, professeur de français au High School à Québec, vient d'adresser au journal une brochure qu'il a écrite sur Dollard des Ormeaux, LeMoyne d'Iberville et Marie-Madeleine de Verchères. L'ouvrage, écrit consciencieusement, avec beaucoup de cœur et de tact, m'a fait plaisir.

Il y a de plus, accompagnant les données historiques, des réflexions personnelles sur chacun des héros qui ont un grand charme par leur justesse et leur originalité.

Je détache les lignes suivantes qui servent de prélude à la biographie de notre Jeanne d'Arc canadienne : "L'homme a inventé et revendique constamment pour lui-même l'expression de "courage mâle," comme si cette vertu était l'apanage exclusif du sexe laid et la prérogative de tous ceux qui le composent..."

La lecture des "Héros" de la Nouvelle-France est ausssi agréable qu'intéressante à faire ; cette brochure, dont le prix est de 30 centins seulement, est en vente au No. 42, rue Sainte-Ursule, Québec.

Remerciements à M. J. Edmond Roy pour l'envoi de son Histoire de la Seigneurie de Lauzon.

"L'histoire de nos villages, c'est de l'histoire de France en petits morceaux" a dit Victor Hugo. M. Roy fait aussi de cette façon l'histoire du Canada et nous lui en sommes reconnaissants.

FRANÇOISE.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.